

On se rendait pas compte : Vian, Sullivan et la critique policière

Alistair Rolls

En 2010 les *Œuvres romanesques complètes* de Boris Vian furent publiées chez Gallimard dans la célèbre et prestigieuse bibliothèque de la Pléiade. Cette publication constitue un jalon majeur dans la trajectoire posthume de Vian, représentant sa canonisation comme auteur de la littérature française. Un des avantages de cette canonisation est qu'elle confère à l'œuvre le statut de source littéraire originale, dont des adaptations peuvent se distinguer, que ce soit comme textes dérivés, ou bien comme textes originaux à part entière. Mais cette canonisation de la marque Vian confère aussi une homogénéité à son œuvre qui est susceptible de rendre difficile la tâche de différencier ses divers romans, les uns des autres. On pense tout de suite aux romans signés Vernon Sullivan. Bien que les différents romans de Sullivan portent encore leur pseudonyme original à l'intérieur des *Œuvres romanesques complètes*, leur statut d'œuvres dérivées est renforcé nécessairement par le nom de Boris Vian qu'arbore la couverture. Les romans signés Sullivan ont beau tirer un avantage net de la canonisation de leur alter ego, ce statut d'œuvre dérivée et de genre mineur (la noire) par opposition à la littérarité (la blanche) de ceux signés Vian sert à orienter et à légitimer une certaine forme de critique, celle qui s'en tient à la taxinomie et à laquelle la canonisation de Boris Vian avait en partie pour but de mettre fin.

Afin de redresser ce déséquilibre perçu, je m'adonnerai à un acte d'iconoclasme. C'est dire que je me propose de miner l'univocité et donc la lisibilité d'un des Sullivan, non pas pour y nuire, mais, au contraire, pour signaler chez Sullivan la présence du texte scriptible. A l'instar de Roland Barthes, qui lisait le texte dit lisible pour mieux y relire le texte scriptible, je ferai une lecture à l'envers de Sullivan, lisant ce qui relève prétendument du genre mineur pour y voir de la littérature. Ainsi m'inspirerai-je de la « critique policière » de Pierre Bayard. Si Bayard s'en prend explicitement à la critique littéraire en fondant sa propre méthode, originale et radicale, de relire les classiques du roman policier, ce n'est pas parce que son sujet n'est pas littéraire, tant s'en faut ; c'est que la critique littéraire a si souvent hésité à aller au-delà de la taxinomie. Pour sa part, Bayard s'engage dans une relecture qui fait ressortir la pluralité fondamentale du texte et qui s'oppose donc à l'approche taxinomique selon laquelle les classiques du roman policier incarneraient les normes d'un genre mineur. Vue sous ce jour, la critique policière représente un acte d'auto-iconoclasme et un appel aux armes de la critique littéraire, ne fût-ce qu'une critique littéraire bien plus radicale.

Je me propose dans cette communication de répondre à cet appel aux armes, et ce de deux façons : d'une part, à l'instar de Clara Sitbon, mais aussi de Bayard lui-même (cette fois-ci dans *Et si les œuvres changeaient d'auteur ?*), je ferai l'apologie de la littérarité des œuvres de Vernon Sullivan, lesquelles doivent être un sujet d'étude dans le cadre, mais aussi indépendamment, des œuvres de Boris Vian ; d'autre part, j'adopterai la méthode clé de la critique policière en cherchant une nouvelle solution sous la forme d'un nouvel assassin. Pour ce faire, je relirai le dernier roman de Sullivan, *Elles se rendent pas compte*. La révélation d'un nouvel assassin requerra celle d'un nouveau crime, ou plutôt d'un crime dont le texte nie l'existence : il s'agira du meurtre de Wu Chang et de la mise en abyme qu'il représente. En effet, le protagoniste, et principal enquêteur, Francis Deacon, au lieu de sauver des femmes qui ne se rendent pas compte, s'avère être lui-même la victime de l'enquête.

En rendant justice à Wu Chang, j'espère dans le même temps sauver Francis Deacon. Comme nous l'a si bien montré Shoshana Felman, *Le Tour d'écrou* de Henry James ne peut être sauvé de la critique binaire qui veut que le texte soit une histoire de fantômes ou un conte psychanalytique que si l'on accepte qu'il soit les deux à la fois, autrement dit, qu'il hésite toujours à trancher. Ainsi révéler l'identité de l'assassin de Wu Chang nous permettra-t-il de

prouver l'indécidabilité du texte et, partant, de sauver Vernon Sullivan de la critique taxinomique.